



Le journal d'un fou - Une imperceptible dérive

La nouvelle création d'Andonis Vouyoucas met en scène la lente dérive qui va de l'instant juste après la raison à celui juste après la folie. Cette dérive se fait dans une spirale, une succession de cercles tracés par la parole, si légèrement décalés les uns des autres qu'imperceptiblement la pensée se désaxe jusqu'à quitter les rives de la raison.

Le décor, déjà, porte en lui tout ou presque de la situation. Il consiste en deux tapis suspendus dont on pense à première vue qu'ils sont sur le même plan, c'est à dire à même distance du spectateur ; et peut-être d'ailleurs à ce moment là le sont-ils. A l'arrivée d'Hervé Lavigne (Auxence Proprichtchine), il apparaît alors de façon flagrante - magie de la lumière - que ces tapis sont décalés.

Celui de gauche, plus grand, plus clair et plus près du spectateur symbolise Auxence. Il dit ses hautes aspirations, son origine noble (fantasmée peut-être) qui seule devrait suffire à légitimer un autre emploi que celui, médiocre à son regard et insatisfaisant, qu'il occupe dans la bureaucratie dont il n'est qu'un insignifiant rouage. Il dit aussi sa dimension organique.

L'autre tapis, celui de droite, plus en retrait, rouge dans sa dominante, évoque ses obsessions, ses délires de chiens qui parlent et écrivent. C'est dans cette même zone qu'apparaît la femme qui le fait rêver (dans le livre) et qui ici, en plus, l'obsède. C'est Floriane Jourdain qui entre pour chanter des mélodies de Massenet, Liszt et Debussy. L'effet aurait sans doute été plus saisissant en utilisant la lumière (apparition - disparition) plutôt que le déplacement (entrée - sortie), mais c'est là un détail.

Ainsi ces deux tapis définissent-ils un axe, une diagonale - du fou ! - allant du réel d'Auxence vers sa folie, axe qu'il ne franchira jamais dans ses déplacements. Il arrive par la salle, alors que celle-ci est encore allumée. Il est habillé d'un costume d'un gris et élimé, aux manches un peu courtes. Seule touche de couleur, la cravate, improbable, un jacquard rouge et bleu eux aussi passés. Bref tout est morne et terne, sauf son évasion qui, elle, est du rouge de la passion, qu'elle soit rêve, obsession ou folie.

Le cercle et la tangente

Sa prise de parole surprend dans la mesure où il est déjà engagé vers d'autres sphères, il n'est déjà plus dans l'absurde, il est ailleurs. Il y paraît tour à tour presque normal ou tout au moins si anodin qu'on se pose plus la question de la normalité, débile léger, exubérant. On le sent parcouru de tensions étranges, soumis à de brusques fièvres puis à des monotonies quasiment atones.

Cette parole s'accompagne de la gestuelle idoine, le corps, les mains, le placement de la voix s'accordent à elle. C'est la succession de ces façons qui décrit des cercles, et ce faisant le montre se heurtant sans cesse à son environnement, ses "supérieurs", ses frustrations, sa vie niée sans cesse par les règlements et les systèmes.

Ces cercles laissent de temps à autres la place à de beaux silences. Ils ont aussi, sans que l'on s'en aperçoive, tant ils sont captivants, des vertus hypnotiques. On suit Hervé Lavigne sans relâche jusqu'à ce que s'installe une normalité décalée, c'est à dire que sa folie, insensiblement, tend à devenir la norme.

On réalise soudain cela dans le basculement définitif du personnage et, l'espace d'un instant, on se retrouve surpris à s'être fait fausser ainsi les repères et entrainer aussi loin. Le but d'Andonis Vouyoucas de souligner l'aléatoire et l'arbitraire de la norme en la matière, de marquer ces moments de rêveries et de déraison comme des points d'équilibre et finalement de revendiquer, de façon absolue, le droit à la différence et le refus de l'exclusion est magistralement atteint.

Frédéric MARTY, Marseille, le 22 novembre 2011

Source : www.ruedutheatre.eu

<http://www.ruedutheatre.eu/article/1572/le-journal-d-un-fou/?symfony=f41189e3bb23a5074e0dad9d843b3610>